L'Abeille de la Nouvelle-Orleans.

JOURNAL OFFICIEL DE L'ETAT DE LA LOUISIANE. — NOUVELLE-ORLEANS, MARDI MATIN 18 FEVRIER 1851.

Imprimé et publié par
G. F. WEISSE.
No. 83, rue de Chartres.

JOURNAL OFFICIEL *de l'Etat, du Conseil-Général, du Conseil de la Première Municipalité, et de la Commission de Liquidation.*

NOUVELLE-ORLEANS:
MARDI MATIN, 18 FEVRIER 1851.

AVIS JUDICIAIRES.

No. 234.—*ACTE*—Relatif à la publication des avis dans la paroisse d'Orléans.

SECTION 1re—*Il est décrété*, &c.—Qu'à dater du premier janvier mil huit cent cinquante et un, tous les avis qui seront publiés dans la paroisse d'Orléans en vertu d'aucune loi, ordre de Cour ou ordonnance municipale, devront l'être en français et en anglais, pour le nombre de fois et pendant le temps voulus par les lois existantes, dans un ou plusieurs journaux, le dits journaux appartenant au département dans lequel cas de saisie et vente, et aux parties intéressées dans les autres cas, ou au sheriff ou tout autre officier, selon le cas, lorsque le défendeur ou les autres parties intéressées manqueront ou négligeront de faire leur choix. Bien entendu que tous les avis en français seront insérés dans un journal qui se publie en français et en français.

SECTION 2me—*Il est décrété*, &c.—Que toutes lois ou parties de lois contraires au présent acte soient et demeurent abrogées.

Approuvé 20 mars 1850.

JOSEPH WALKER,
Gouverneur de l'Etat de la Louisiane.

☞ Pour les avis judiciaires, voir la seconde page.

La session du Congrès touche à sa fin. C'est à peine si c'est à l'époque de l'ajournement des Chambres il reste dix jours pendant lesquels celles-ci peuvent siéger, car nous ne comptons pas les dimanches ni la fête du 22 février. Et cependant qu'a fait le Congrès? Rien ou à peu près. Les premières semaines de la session ont été gaspillées en attendant les vacances de Noël, et la nouvelle année n'a pas eu le pouvoir de modifier l'allure indolente des honorables. Le bulletin de leurs travaux est le plus maigre qui ait encore été présenté au pays.

Ce n'est pas que les projets de loi, les mesures importantes, manquassent au moins. Le bureau du secrétaire dans l'une et l'autre Chambre resteront jonchés de débris d'où la sagesse du Congrès eut pu extraire plus d'une loi sage et salutaire. Mais nos Chambres sont aussi lentes maintenant que rapides: lorsqu'elles ne le sont pas du tout, elles se lancent à des discussions dangereuses sur des questions de principes et des points de doctrine, elles dorment sur leurs lauriers et ne songent nullement aux affaires sérieuses. Il y a pourtant de ces intérêts majeurs sur lesquels il faudrait constamment veiller, que l'on ne peut négliger sans manquer à tous les devoirs.

Nous savons bien que les mesures les plus urgentes seront votées la veille et le jour même de l'ajournement. C'est encore une funeste habitude du Congrès. Les représentants du peuple ne font rien pendant les trois quarts de la session et ce n'est qu'au moment d'aller rejoindre leurs commettants qu'ils s'avisent de passer à la hâte les quelques bouts de lois sans lesquelles l'administration serait entravée. Et puis ils vont se reposer de leurs longs loisirs!

Il y a longtemps que le sentiment public s'est prononcé contre la coupable précipitation avec laquelle certaines lois importantes sont votées une, deux ou trois heures avant l'ajournement du Congrès. Une pareille hâte exclue non seulement la discussion, mais l'examen; c'est à peine si on peut distinguer l'ensemble de la loi au milieu de la lecture rapide qu'en donne le secrétaire! Les détails échappent naturellement à l'observation la plus subtile. Impossible d'ailleurs de faire la moindre observation: on vous impose silence en vous montrant l'heure fatale vers laquelle s'avancent rapidement les deux aiguilles du cadran parlementaire. Il faut voter, car la mesure est urgente, voter à tout risque, voter les yeux fermés et sans savoir ce que l'on fait. Et cela s'appelle délibérer, discuter! Il est très possible cependant d'examiner à loisir le projet de loi, d'en étudier les moindres dispositions, de les soumettre à une discussion calme et raisonnée; mais, que voulez-vous, quand on a trop de temps on n'en a jamais assez. On s'endort si bien au commencement que l'on se réveille toujours après l'heure. C'est l'histoire de nous ceux, qui ayant de trop longs loisirs diffèrent jusqu'à la dernière minute l'accomplissement d'un devoir. Il en résulte que le devoir n'est jamais accompli. Qu'est-ce du fait du projet national des travaux publics? Où en sont les réclamations du Sud relativement aux semonterelles inexécutables de la malle-poste? Et le tarif vicieux dont se plaint le commerce, quelle révision lui a-t-on fait subir, quelle modification y a-t-on introduit? Voilà de ces questions qui intéressent le pays, ce semble, et aucune d'elles n'est résolue, aucune d'elles n'a occupé un seul instant l'attention du Congrès. Les abus restent et seront bientôt déclarés inamovibles. On viendra à les respecter comme des traditions sacrées—légales aujourd'hui par le passé. On craindra de jeter l'éponge sur des vieuxtas qui engendrent la fraude, provoquent la corruption, et n'ont d'autre raison d'être que la force d'inertie.

Le tarif traite avec ses droits *ad valorem* perçus indistinctement sur tous les articles de provenance étrangère, lesquels profitant habilement des complaisances du fisc, s'amoindrissent en valeur sur papier et trouvent un gouvernement trop tolérant. Il y aurait là un bon remède à opérer, mais on n'en a sans doute pas le temps; c'est toujours la même raison.

La malle-poste continuera à s'embourber avec la même rapidité et à s'égarer six jours sur sept dont se compose la semaine. Est-ce que de pareilles minuties méritent d'occuper le Congrès? Laissez le donc disserter gravement sur l'esclavage, les droits de l'homme, la liberté, et développer à l'aise sa petite théorie humanitaire.

Cette session finira malheureusement comme bon nombre de celles qui l'ont précédée. Elle a été stérile sous tous les rapports et ne laissera d'autre souvenir que celui de sa parfaite insignifiance.

DEPECHE TELEGRAPHIQUE
TRANSMISE A L'ABEILLE.

NEW-YORK, 14 février.

NOUVELLES DE L'ATLANTIC.

Le capitaine Williams, commandant le paquebot *Seriu*, parti du Havre le 20 décembre, a rencontré en mer le steamer *Atlantic*, le 1er janvier dernier, qui avait quitté le port de Liverpool depuis quatre jours. Le navire marchait rapidement et tout à bord paraissait être dans l'ordre accoutumé.

On croit maintenant plus que jamais que l'*Atlantic* aura épuisé son approvisionnement de charbon.

Il règne aujourd'hui dans Wall street une grande agitation.

HAVANE.

Le vapeur *Isabel*, entré ces jours derniers dans le port de Savannah, venant de la Havane, y a apporté des nouvelles de cette dernière ville jusqu'au 8 du courant. L'état sanitaire de la Havane est très satisfaisant. Le capitaine-général se trouvait à Matanzas. La *Gaceta* publie un édit nommant Don Francisco Castro et Don Lucas Castro, riches habitans de Trinidad, partis pour les Etats-Unis dans le but de se joindre aux conspirateurs qui travaillent à révolutionner Cuba, de comparaître devant la Commission Militaire pour être jugés conformément à la loi s'ils ne veulent être déclarés rebelles et voir tous leurs biens confisqués. Un grand banquet a été offert le 2 de ce mois, à la Guerita de Santovenia à San Martin, l'éditeur de la *Cronica* de New-York. On sait que ce journal s'est constitué depuis longtemps le champion de l'ordre de choses établi à Cuba et s'applique à combattre les tendances révolutionnaires d'un autre journal, *La Verdad*, rédigé également par des Havanais et qui prêche la cause de l'émancipation politique de l'île. James Gordon Bennett, le célèbre fondateur du *Herald*, assistait au repas.

EXPLOSION.—Le steamer à vapeur *Bride*, venant de Cane River, avec un chargement de 200 balles de coton, a eu une de ses chaudières crevée vendredi dernier. Plusieurs des passagers et hommes d'équipage ont été atteints par la vapeur et plus ou moins grièvement blessés.

L'INCENDIE DE LAKE PROVIDENCE—Le *Madison Journal*, que nous avons reçu hier, renferme les détails de l'incendie qui a éclaté le 5 de ce mois à Lake Providence. Six maisons, situées sur le fleuve, ont été réduites en cendres avec tout ce qu'elles contenaient. Les bureaux du journal le *Waltonian* qui été consumés ainsi que le matériel d'imprimerie qui s'y trouvait.

INCENDIE A BALTIMORE.—Un incendie éclaté à Baltimore le 8 de ce mois a réduit six grandes maisons à trois étages situées dans la rue Broadway.

THEATRE D'ORLEANS.—Le programme du spectacle de ce soir est composé de manière à y attirer la foule. La *Dame Blanche*, veillé pour les amateurs de bonne musique; *Un caprice*, vaudeville pour ceux qui préfèrent les finesses de l'esprit et les délicates coquetteries de cette conversation exquise dont les salons possédaient autrefois le secret.

SIXIEME CONCERT DE JENNY LIND.—On trouvera plus loin le programme du sixième concert de Jenny Lind. Il est composé de manière à satisfaire tous les goûts.

MM. Sykes et Hyde procéderont en matin à la vente des places. Les retardataires, ceux qui n'ont pas voulu courir avec la foule aux premiers concerts, doivent songer maintenant à prendre leurs billets, s'ils ne veulent pas perdre l'occasion d'entendre une cantatrice dont le nom retentit aujourd'hui dans le monde entier.

CONGRES.

Washington, 8 février.

Après la présentation des diverses pétitions adressées au Senat, M. Jefferson Davis, du comité des bâtimens publics, a fait un rapport sur le projet d'agrandir le Capitole. M. Pearce a introduit un bill relatif à la distribution des travaux publics par le Congrès. M. Badger réclamé la prise en consideration du bill dont l'objet est d'assurer la discipline à bord des navires de guerre des Etats-Unis. Le bill substitue d'autres châtimens à la peine du fouet qui a été supprimée par une loi de la dernière session. Un amendement proposé par M. Davis du Mississipi, a été rejeté, et le bill a subi une troisième lecture. La question de savoir si M. Winthrop a encore le droit d'occuper son siége a été appelée pour être discutée. M. Hale en a demandé le dépôt sur le bureau, mais sa motion a été repoussée. MM. Mason, Baldwin et Benton ont pris successivement la parole, et la suite du débat a été ajournée. Le Senat a pris ensuite en consideration le bill pour venir en aide aux marins qui ont capturé la frégate *Philadelphia*. M. Berrien a proposé un amendement portant que la part du commodore Decatur soit partagée également entre sa veuve et ses trois nièces. Cet amendement a été adopté, puis la séance a été levée.

La séance de la Chambre a été consacrée à la discussion du bill creant un Conseil des Comptes. La Chambre s'est constituée dans ce but en comité général sous la présidence de M. McLane. M. Bayly, de la Virginie, a fait observer que la session touchait presque à sa fin et qu'il restait à peine le temps de s'occuper des bills d'appropriation.

M. Daniel, de la Caroline du Nord, a parlé longuement sur le projet de loi et a cédé la parole à M. Ewing, du Tennessee, qui a été presqu'aussi long. Après M. Ewing est venu M. Gorman, de l'Indiana, qui a proposé un amendement pour consulter le sentiment de la Chambre. M. Schenck, de l'Ohio, et M. Taylor, du même Etat, se sont ensuite fait entendre, puis la séance a été levée.

CONSEIL DE LA MUNICIPALITE
No. UN.

Le Conseil s'est réuni hier soir à l'heure accoutumée; quatorze membres étaient présens. On a lu un message du Maire renfermant les retours des commissaires nommés pour opérer le recensement de la Municipalité. (Nous avons déjà publié ces retours). Le Maire a également appelé l'attention du Conseil sur les préparatifs à prendre pour la célébration du 22 février, anniversaire de la naissance de Washington.

M. Fisher a présenté une résolution fixant la représentation municipale à seize aldermen, comme par le passé. M. Dupre a présenté un *substitut* fixant la représentation à deux aldermen pour le premier district, deux pour le troisième, et un alderman pour chaque autre district. M. Bonneval a proposé de fixer le chiffre de la représentation à sept aldermen, un par ward. Cette proposition a été repoussée.

Après un long débat, M. Clark a proposé que le quatrième et le cinquième ward eussent chacun à élire deux aldermen. Cette nouvelle proposition a été rejetée ainsi que son nombre d'autres qui l'ont suivie. La proposition de M. Fabre, qui maintient le chiffre de la représentation actuelle a été enfin adoptée par 11 voix contre 3, puis la séance a été levée.

RÉÉLECTION DE M. CASS.—Les deux Chambres de la Législature du Michigan se sont réunies le 3 de ce mois et ont réélu M. Cass sénateur au Congrès des Etats-Unis, par 50 voix contre 28.

YUCATAN.

Les journaux de Honduras nous donnent de tristes nouvelles sur l'état des choses dans la péninsule Yucatèque. Les habitans, au lieu de se réunir pour combattre l'ennemi commun, se sont partagés en deux camps et se font la guerre. Les Indiens profitant habilement de ces divisions tombent tantôt sur un parti tantôt sur l'autre, saccagent les habitations, incendient les moissons, égorgent les voyageurs et les traînards, pillent les haciendas et se présentent même dans les villes. La garnison de Bacalar est affamée; les soldats ne voulant pas mourir de faim ont fait main basse sur tous les chiens et les chats de l'endroit, et aux dernières dates se disposaient à égorger leurs chevaux pour se nourrir de leur chair. Aussi les déserteurs sont-elles nombreuses, et ils les sauvages ne la surpriment un de ces jours où le ne se composera plus bientôt que de quelques invalides cloués à leurs lits par la souffrance et les blessures.

JAMAIQUE.

Nous avons reçu le *Register Journal* jusqu'au 31 janvier. Le choléra a disparu dans la plupart des localités, et dans celles où il règne encore il ne sévit qu'avec une extrême modération. La grillette grenadienne *Florida*, arrivée à Kingston le 30 du mois dernier, a recueilli en mer l'équipage du brick américain *Union* qui a fait naufrage en se rendant de Chagres à la Nouvelle-Orléans. Une rixe électorale a eu lieu à la Jamaïque le 27 janvier. David McLean, le coroner, a été tué et plusieurs agens de police grièvement blessés.

JOHN McDONOGH ET LEON GOZLAN.

Le bruit a couru à Paris, lorsque la nouvelle de la mort de John McDonogh y est parvenue, que le millionnaire américain avait fait à Léon Gozlan un legs de $10,000 pour le récompenser du plaisir que lui avaient fait éprouver les ouvrages de l'auteur français. Ce bruit s'était si bien accrédité que Léon Gozlan recevait partout force félicitations. Tous ses démentis ne servaient à rien, on persistait à le croire l'heureux légataire des $10,000 de John McDonogh. Le romancier a dû publier dans les journaux de Paris la lettre suivante pour donner enfin un sens formel à ses dénégations: C'est une curieuse page à ajouter à l'histoire de la succession du millionnaire Louisianais;

"Monsieur le Rédacteur,

"Je ne devine pas dans quel but, assez peu plaisant, un article d'un journal belge, reproduit par les journaux français, m'accuse d'avoir hérité, de je ne sais quel citoyen américain, de la somme de 50,000 fr. Malheureusement le fait est cinquante mille fois faux. Mais avant de me prêter si gracieusement ce legs fabuleux, les Belges feraient mieux de nous rendre, à moi et à mes confrères, tout l'argent qu'ils nous ont volé et qu'ils continuent à nous voler chaque jour par la contrefaçon de nos œuvres. Pourtant ce canard américain, naturaliné belge, peut avoir sa haute moralité. Il donnera peut-être à quelques riches de la terre l'idée honorable de léguer aux pauvres hommes de lettres qui les ont charmés ou amusés toute leur vie, une partie de ces biens qu'ils distribuent à leur lit de mort à des établissemens ridicules ou à des danseuses de l'Opéra.

"Croyez, monsieur le rédacteur, au profond regret que j'éprouve à démentir une nouvelle qui n'en demeurera pas moins vraie après mon démenti. La vérité passe, mais les canards ne passent pas.

"Votre dévoué serviteur et confrère,
"LEON GOZLAN."

Chronique Locale.

ADJUDICATIONS MUNICIPALES.—La mairie a procédé hier à différentes adjudications. La construction des barrières et autres dépendances pour les Ecoles du Premier Ward de la Seconde Municipalité, dans les rues Rickard et Prytania, a été adjugée à Richard Kornes à raison de 39 cents le pied courant. L'établissement d'une voie en plank chemin de la rue Calliope, de Howard jusqu'à Jacob street, a été adjugé à L. Sergé à raison de 92. 96 le pied courant. La construction des trottoirs dans le Premier Ward Municipalité a été adjugée à Thomas Lynch à raison de 94 65 la traverse.

COUR DE CIRCUIT.—Le troisième jugement du général Henderson promoteur du trésor en longueur comme les deux premiers. La formation du jury a duré deux-tiers du temps. On n'a pas encore trouvé que trois jurés.

SIX COUR DE DISTRICT.—*Division dans l'affaire McDonough.*—Le juge Buchanan a donné sa décision hier matin dans l'affaire de l'Etat de la Louisiane vs les exécuteurs de John McDonough. Le maire, les aldermen et les habitants de la Nouvelle-Orléans. La Cour est d'opinion que les legs du défunt sont valables devant la loi et que la société des propriétés appartient à la Ville-Orléans. En conséquence le jugement a été rendu en faveur des défendeurs avec dépens.

L'affaire de M. Hugh Grant récemment élu trésorier de la municipalité, a été renvoyé à demain. La Cour a ordonné que les argumentes fassent présentés par écrit.

— Edward est accusé de voies de fait sur la personne de Laura Wilson. L'affaire s'instruit présentement.

— A Merlier a volé un perquisit, ou plutôt a fait passer ce meuble des mains d'un individu dans les siennes, car il est admis qu'un parquisit ne se vole pas. Mériter a eu beau dire qu'il pleurait à ce moment et qu'il avait besoin d'un rideau, il n'en a pas moins été condamné à fournir un cautionnement.

— La chambre de B Castagnole a été forcée dimanche soir et des voleurs en ont emporté une montre en or, un billet de loterie, deux piastres en argent et divers autres objets. La police a été avertie par la victime du vol.

—Jules Voudry et Auguste Bertel ont été arrêtés sous l'accusation d'avoir poignardé Henry Burke, pendant la nuit de dimanche au marché Poydras. Les prisonniers attendent l'examen de leur affaire.

NOUVELLES DIVERSES.

—On nous écrit de Constantinople, 25 décembre:

"Vous vous rappelez qu'un Prussien avait reçu à Damas la bastonnade par ordre de Saïd-Pacha. Ce genre de punition est formellement défendu et le pacha avait dépassé ses pouvoirs. Saïd-Pacha, quelque beau-frère du souverain, venait d'être destitué et exilé à Konieh.

"Vous savez que les dîmes forment une des plus grandes sources du revenu public; jusqu'à présent, les produits en nature se trouvaient toujours affermés par des banquiers, lesquels, en tardant à opérer les versemens au trésor, causaient des embarras financiers et pressuraient souvent les imposés.

"Cet état de chose n'aura plus lieu, le fermage des dîmes vient d'être aboli, et ce revenu sera perçu directement par le trésor. C'est une amélioration que je vous signale comme la plus fructueuse en bons résultats.

"Une autre mesure importante, c'est la réunion des districts riverains du Danube: Foultcha, Ibakicha, Matchin et Babadagh, en une seule caïmakanie dont le gouverneur sera nommé par la Sublime-Porte. Cette innovation prouvera aux habitans la sollicitude de S. M. le sultan.

"Mehémed-Pacha, le nouveau gouverneur d'Alep, travaille activement à faire disparaître toute trace des malheurs dont cette ville a été le théâtre.

"On n'a pas encore pourvu au remplacement du poste d'ambassadeur à Londres, il est presque sûr qu'Emin-Effendi sera nommé."

—Une scène vraiment dramatique se passait hier chez M. de Lamartine. Le célèbre représentant de Saône-et-Loire venait de se rendre avec un ami, M. d'Argaud, à la chambre, lorsque revenu chez M. de Lamartine pour prendre un livre oublié sur sa table, il entend sonner avec force.

On ouvre, un homme, habillé en soldat, se précipite, annonçant que M. de Lamartine vient de tomber frappé d'apoplexie dans une maison dont il indique le numéro. M. Dargaud y court, on ne sait ce qu'il veut dire. Son inquiétude augmente, il se dirige en toute hâte vers la chambre; il encore on n'a rien appris.

Cependant le bruit de cette brusque mort commence à se répandre, lorsque M. de Lamartine arrive lui-même. On se perd en conjectures sur les motifs qui ont amené cette scène, et l'on n'était déjà produite il y a quelque temps chez M. de la Rochejacquelein.

Quel but s'est proposé l'auteur de cette attrocité plaisanterie? L'a-t-il fait pour se venger qu'il faisait sinon mourir? Ou ne serait-ce pas un nouveau moyen de s'introduire dans les maisons, et, à la faveur du trouble qu'on y apporte, de s'emparer de tout ce qui tombe sous la main?

Nous espérons que la police saura retrouver les misérables qui n'ont pas craint de se livrer à d'aussi lâches calculs.

— M. Felix Pyat publie, dans le *Vote universel*, ce portrait de M. de Montalembert:

"M. de Montalembert, homme de taille moyenne, entre deux âges et deux airs, l'humilité du prêtre et l'insolence du noble, l'inconvenance du novice et la malignité de l'inquisiteur, une tête d'enfant, mais d'enfant bâti, plein d'énergie, de vigueur, de sang, le cou fondu et lâche, un ventre bien bouffi et confit dans le fiel: c'est le Chrisme de la haine. Poupard très précieux, du reste, parce qu'il est encore plus ennemi du peuple que du peuple. C'est un enfant de chœur terrible. Voilà l'homme!

"L'orateur est comme l'homme. Inspiration de mémoire, improvisation à notes, talent d'artifice; montant à la tribune, on pâlit en chaire, avec une modestie hautaine et une audace contrite; faisant avec ses petits papiers de longs discours, qui tiennent du sermon et de la philippique, de l'homélie et du pamphlet; condamnant avec amour, bénissant avec rage, opérant la droite et la gauche d'un flux de satire à gre douce, d'un mélange d'eau bénite et de vinaigre. Il est, comme Basile, aimer et provoquer. Il agace et compromet. Voilà l'orateur.

"L'homme d'Etat, comme l'orateur et comme l'homme. Figure, discours, conduite, tout est double dans ce personnage ambigu. Il aura eu les deux faces de Janus, l'une tournée vers la liberté, l'autre tournée maintenant vers le despotisme. Il a regardé tour à tour l'avenir et le passé, le jour et la nuit; il a demandé le droit pour avoir le privilège, la liberté pour avoir la tyrannie. Libéral hier, royaliste aujourd'hui et toujours jésuite, il ne peut plus tromper personne. Voilà l'homme d'Etat."

LE GENERAL BEM.

Au commencement de novembre 1848, Vienne avait été prise d'assaut par les troupes impériales. Avec leurs canons, nécile allumée, les Croates en massacraient rouges paradaient sur les places. La fête des saints était célébre dégénérant. De Gratz à Lemberg, d'Inspruck à Brunn, de Pest à Gaussenbourg, les capitales étaient régies par l'état de siège, et, sur onze, trois provinces de l'empire étaient seules à l'abri de la loi martiale. L'ancienne politique triomphait avec une incomparable solennité. Le deuil des hommes de progrès était complet; depuis la plus humble famille emporter vers des aspirations de bien-être par ses frivoles ambitions, jusqu'à ces beaux jeunes poètes tourmentés de la fièvre du bien, chacun avait à pleurer un membre, un ami. La révolution était vaincue. Il ne n'agissait plus que de sauver ses principaux défenseurs. Ouvriers, journalistes, écrivains, professeurs, étudiants étaient fusillés pêle-mêle. A Gnaim avait été prononcée la dissolution du parlement de Kremsier, commandant des gardes et des troupes impériales contre la cour. Les cinq représentants de la diète de Francfort, au nombre desquels Robert Blum, étaient jetés en prison, contre le droit des gens, en attendant la sentence funèbre. Un seul homme manquait aux vengeances du parti vainqueur; et c'était celui-là même qui, tombé subitement au cœur de l'Autriche, en quelques heures, avait imprimé, par ses connaissances militaires et le feu de sa vieille bravoure, à l'insurrection chancelante, cette marche décisive qu'elle commença douze jours. Espions et soldats le cherchèrent en vain.

Par un des plus beaux soleils de cette saison d'hiver appelée l'été de la Saint-Martin, vers onze heures, comme il n'y avait rien à craindre de ce départ en plein midi, une famille monte en voiture. Pacifiques enfans et bonnes de ménage, les grenadiers sous les armes passent tout en revue minutieusement. Le conducteur de la voiture, d'un certain âge déjà, taille ordinaire, membres vigoureux et trapus, front chauve, assez laide figure, quoique expressive, l'œil vif et la main leste, fit et gambade autour de ses chevaux comme un trouvère homme, plaisante les fantassins obahis, retrousse la moustache guerrière des hulans honores de ses poignées de main, et finit par aller fermer la portière. Il s'installe sur son siége, partit le joyeux demon qui retirerait de l'enfer de pauvres créatures en quête de secours pour un monde meilleur. Après les salutations d'usage aux alentours voisins qui l'ont aidé, il sonne les chevaux. Un vigoureux coup de fouet lance les chevaux ventre à terre. En quelques minutes, l'équipage arrive au Danube, franchit les ponts et se trouve bientôt hors des portes de la ville stupéfaite. La voiture emportait une famille hongroise, Bem et sa fortune. Depuis la prise de Vienne on ne cherchait que Bem. De cocher admirable d'entrain il allait redevenir simple général en Hongrie, affrayant de sa petite baguette, durant une période de dix mois, les malheureux Autrichiens éperdus et les Russes en fuite.

Kossuth, dont s'était déculpée l'énergie en fond du pays, s'occupait d'organiser les troupes hongroises sur le pied de plus fort. Constamment à l'armée, quand il n'était pas au sein de la Diète, il enflammait les soldats par ses belliqueux accents, et au nom du salut de leur chère patrie, modérait l'élan de ces jeunes généraux qui ne devaient pas, selon lui, tumérairement se risquer dans une rencontre avec les forces ennemies. Jusqu'ici l'ensemble était admirable, parfait l'union des chefs. Celui dont l'ascendant eut eu trop considérable et aurait pu porter ombrage aux généraux magyars, Bem, avait été placé en Transylvanie, où il pourrait opérer à sa guise, suivant les besoins de son inspiration soudaine et de sa dévorante activité. Dès que l'élément polonais était admis dans la lutte, il y avait à prendre garde qu'il ne parût pas même absorber, en rien, dans aucune circonstance, l'élément hongrois. Les susceptibilités de ce vaillant peuple, défendant ses antiques franchises et sa nationalité avec un dévoûment si inébranlable, devaient être ménagées soigneusement.

Le caractère de Dembiouki convenait mieux pour le contact de chaque jour, et, sans aucun ressentement d'ancienne note, accepta les plans proposés, les combinaisons axétées, l'unité dans les mouvemens. Encore était-il à regrets de plus ambitieux, du vieil ambitieux des généraux hongrois, M. Arthur Gorgey, qui, pour le brave général Klapka, d'un commerce facile, réservé dans ses prétentions malgré son incontestable mérite, et les soignant qu'à l'égard de la patrie.

Bem agit plus de fougue impétueuse, Dembiouki plus de calme et de modération. Polonais tous les deux, ils se remontaient des vicissitudes diverses qui jusque-là les avaient poursuivis. Le Turc Bem avait été vaincu dans la carrière des armes, vers laquelle le poussait un irrésistible penchant, un caractère hautain et de brusques saillies. Tout jeune, il avait assisté à la campagne de Kosciusko, vu nos désastres; puis, au service du grand duc Constantin, il s'était attiré du prince que brûlante animosité qui, parfois, allait jusqu'au bâton, comme devait plus tard au même défendeur en faveur.

Le prince ne jouait pas par Bem, ne voulait plus d'autre confident, et, pour lui, à son plaisir, à ses peines, à ses progrès. Un avenir, en apparence aussi beau, prématuré, en fait, des espérances bien méritées, poussait à bout d'autres trente mesures, à moins que l'inflexibilité de jeune officier ne plût complaisamment devant les volontés du prince, lors même qu'elles étaient impétueuses et insensées, résultant de l'ivresse, d'une vie de débauche, et de cette éducation qui était sans ménagement. Vous dites ainsi pour le commandement, et non pour les jouissances de l'amitié.

Bem trouva son rôle trop sensibilisant pour son honneur capricieux et en mille fêtes. Il parvint à déplaire au prince, qui, désenchanté et extrême en tout, l'accusa de mauvaises intrigues. Bem prenait sa revanche, en véritable héros, à la glorieuse bataille d'Oberschwitz, qui avait été ravagée, ses maisons pillées et incendiées, les femmes et les enfans massacrés par les soutiens de l'Empire.

Cette campagne dans la Transylvanie et le Banat est la dernière et la plus éclatante apparition de Bem sur la scène. C'est le dernier rayon de l'astre disparu.

Bem n'est plus. Il meurt avec le demi-siècle. Il succombe avec la révolution qu'il a défendue. Il a payé tribut à la nature, après avoir échappé aux balles autrichiennes, aux boulets des Cosaques, aux embuscades de toutes sortes. Il succombe à l'âge de 60 ans, loin des champs de bataille, est venue le surprendre au sein de la paix, au milieu des honneurs attachés à sa nouvelle position, auprès du sultan qui l'a rendu à la dignité méritée par sa valeur, sans se soucier des protestations du cabinet de Vienne ou des menaces de Saint-Pétersbourg. Il avait connu les ressources de l'opulence et les angoisses de la détresse avec un cœur indomptable. Il n'était connu à l'abnégation, non par crainte des rigueurs, du sort qu'il a braves toute sa vie ou des ultimatums des monarques qu'il a combattus, mais avec la seule arme honteuse, son ardente foi. Il se pressentait des jours tard il aurait affaire à eux, et il a fini par les retrouver dans la lutte d'un peuple contre deux monarques.

Tandis que Bem, le Polonais, en pourrait dire, que la naissance, Dembiouki est resté le type par excellence de ces mœurs douces, de ces habitudes simples, de ce dévoûment inaltérable et par qui fait la force du Polonais. Patient, mais infatigable, ce dernier ne s'impose à personne, pas même à la Fortune mûrevie à son brillant compatriote, dont les coups hasardeux avaient souvent besoin d'être justifiés par le succès.

Il y a quelque chose d'échevalé dans la frénésie de Bem au milieu de la bataille. Il est bien vrai qu'avec sa simple baguette et quelques soldats, il est tombé, dans les coups de la mêlée, sur un avant-poste autrichien fort de deux cents hommes, les a forcés ignominieusement et les a mis en déroute; que son seul nom était un épouvantail pour les imaginations ainsi que le nom du Cosaque dans l'Ukraine, qu'il rend le son. Il se plie à tous les besoins commandé par sa position, ne jalouse et personne, n'obéissant à aucune règle, Dembiouki raisonne tout à la question de temps et à la prudence calculée des nouvemens. Il se propagerait partout avec plus d'insurrection, mais moins de feu. Il aime les ressources de la tactique militaire, les conseils ordinaires de la stratégie. Il est plus âgé; sa nature est plus affectueuse; il n'a pas comme avec le vieux soldat d'ici bas: son excellente et vénérable mère, il l'honore d'une piété tendre et de dans quelques. Ainsi fait-il, on ne semble, de l'expérience: il la traite comme une seconde mère. Il ne ment même, par complaisant, aux grandes idées et avant dans les individus.

Bem ne se connaissait plus qu'une seule passion, celle de combattre la Russie qui avait étouffé la voix de son pays. Il souffrait des poignantes douleurs des nations opprimées, et regardait la Russie comme la personnification, comme la citadelle du despotisme destiné à quelque ai leur nourrir ses efforts. Il voyait moins en lui un homme que les idées, moins les personnes que les principes, quoique susceptible de changer, sans scrupules, son habit extérieur, son costume extérieur, son costume apparent, suivant les nécessités commandées par sa passion. Il n'avait pas cette bonté dans les ressources qu'on nous porte à nous attendre: il est été cruel au besoin et sans pitié. C'est un homme politique et non un homme. Il n'a pas cette douceur sur lui dans son orageuse existence. C'est une belle figure de l'histoire que les peuples doivent contemplier avec reconnaissance.

Il n'a manqué à Dembiouki que de pouvoir exécuter le plan hardi qu'il avait conçu de répondre à la Russie par une invasion de son territoire; il est au dessus de sa réputation, il méritait peut-être des Hongrois encore plus qu'ils ne lui ont accordé. Bem a suffi à tout qu'il a personnellement entrepris; il était digne de chasser les Russes et d'ouvrir les Magyars des sanctuaires de gloire. Il n'est fait en Transylvanie aucun pas qui ne lui appartienne. Il a fait deux fois la chasse les Russes, qu'ils les contraire volantes de Valaques soudoyés, anéantit les corps du général en chef autrichien, et rallemit les populations inégyptes dont les chaumières avaient été ravagées, les maisons pillées et incendiées, les femmes et les enfans massacrés par les soutiens de l'Empire.

Cette campagne dans la Transylvanie et le Banat est la dernière et la plus éclatante apparition de Bem sur la scène. C'est le dernier rayon de l'astre disparu.

Bem n'est plus. Il meurt avec le demi-siècle. Il succombe avec la révolution qu'il a défendue. Il a payé tribut à la nature, après avoir échappé aux balles autrichiennes, aux boulets des Cosaques, aux embuscades de toutes sortes. Il succombe à l'âge de 60 ans, loin des champs de bataille, est venue le surprendre au sein de la paix, au milieu des honneurs attachés à sa nouvelle position, auprès du sultan qui l'a rendu à la dignité méritée par sa valeur, sans se soucier des protestations du cabinet de Vienne ou des menaces de Saint-Pétersbourg. Il avait connu les ressources de l'opulence et les angoisses de la détresse avec un cœur indomptable. Il n'était connu à l'abnégation, non par crainte des rigueurs du sort qu'il a braves toute sa vie ou des ultimatums des monarques qu'il a combattus, mais avec la seule arme honteuse, son ardente foi. Il se pressentait des jours tard il aurait affaire à eux, et il a fini par les retrouver dans la lutte d'un peuple contre deux monarques.

Tandis que Bem, le Polonais, en pourrait dire, que la naissance, Dembiouki est resté le type par excellence de ces mœurs douces, de ces habitudes simples, de ce dévoûment inaltérable et par qui fait la force du Polonais. Patient, mais infatigable, ce dernier ne s'impose à personne, pas même à la Fortune mûrevie à son brillant compatriote, dont les coups hasardeux avaient souvent besoin d'être justifiés par le succès.

Il y a quelque chose d'échevalé dans la frénésie de Bem au milieu de la bataille. Il est bien vrai qu'avec sa simple baguette et quelques soldats, il est tombé, dans les coups de la mêlée, sur un avant-poste autrichien fort de deux cents hommes, les a forcés ignominieusement et les a mis en déroute; que son seul nom était un épouvantail pour les imaginations ainsi que le nom du Cosaque dans l'Ukraine, qu'il rend le son. Il se plie à tous les besoins commandé par sa position, ne jalouse et personne, n'obéissant à aucune règle, Dembiouki raisonne tout à la question de temps et à la prudence calculée des nouvemens. Il se propagerait partout avec plus d'insurrection, mais moins de feu. Il aime les ressources de la tactique militaire, les conseils ordinaires de la stratégie. Il est plus âgé; sa nature est plus affectueuse; il n'a pas comme avec le vieux soldat d'ici bas: son excellente et vénérable mère, il l'honore d'une piété tendre et de dans quelques. Ainsi fait-il, on ne semble, de l'expérience: il la traite comme une seconde mère. Il ne ment même, par complaisant, aux grandes idées et avant dans les individus.

Bem ne se connaissait plus qu'une seule passion, celle de combattre la Russie qui avait étouffé la voix de son pays. Il souffrait des poignantes douleurs des nations opprimées, et regardait la Russie comme la personnification, comme la citadelle du despotisme destiné à quelque ai leur nourrir ses efforts. Il voyait moins en lui un homme que les idées, moins les personnes que les principes, quoique susceptible de changer, sans scrupules, son habit extérieur, son costume extérieur, son costume apparent, suivant les nécessités commandées par sa passion. Il n'avait pas cette bonté dans les ressources qu'on nous porte à nous attendre: il est été cruel au besoin et sans pitié. C'est un homme politique et non un homme. Il n'a pas cette douceur sur lui dans son orageuse existence. C'est une belle figure de l'histoire que les peuples doivent contemplier avec reconnaissance.

Il n'a manqué à Dembiouki que de pouvoir exécuter le plan hardi qu'il avait conçu de répondre à la Russie par une invasion de son territoire; il est au dessus de sa réputation, il méritait peut-être des Hongrois encore plus qu'ils ne lui ont accordé. Bem a suffi à tout qu'il a personnellement entrepris; il était digne de chasser les Russes et d'ouvrir les Magyars des sanctuaires de gloire. Il n'est fait en Transylvanie aucun pas qui ne lui appartienne. Il a fait deux fois la chasse les Russes, qu'ils les contraire volantes de Valaques soudoyés, anéantit les corps du général en chef autrichien, et rallemit les populations inégyptes dont les chaumières avaient été ravagées, les maisons pillées et incendiées, les femmes et les enfans massacrés par les soutiens de l'Empire.

Cette campagne dans la Transylvanie et le Banat est la dernière et la plus éclatante apparition de Bem sur la scène. C'est le dernier rayon de l'astre disparu.

Bem n'est plus. Il meurt avec le demi-siècle. Il succombe avec la révolution qu'il a défendue. Il a payé tribut à la nature, après avoir échappé aux balles autrichiennes, aux boulets des Cosaques, aux embuscades de toutes sortes. Il succombe à l'âge de 60 ans, loin des champs de bataille, est venue le surprendre au sein de la paix, au milieu des honneurs attachés à sa nouvelle position, auprès du sultan qui l'a rendu à la dignité méritée par sa valeur, sans se soucier des protestations du cabinet de Vienne